

ELKE DE RIJCKE

gouttes ! lacets, pieds presque proliférants  
sous soleil de poche

LE CORMIER

## TABLE DES MATIÈRES

### I. toi, nonchalance des plus tranquilles, des plus égarées dans tes rêves°

#### HOSPITALISATION HÔPITAL JAN PALFIJN (étrange goulet)

- 1 à côté de la tasse thermos la tasse à café, blanche, GELÉE, et ordonnée,
- 2 dans le tiraillement aller retour
- 3 bien trop étroit, rouillé, orange nuit, et très inégal, irrégulier et menacé de

#### CHAMBRE DE RÉANIMATION

- 1 DANS LES MAINS DE FINES AIGUILLES ENVELOPPENT et protègent les bourgeons.
- 2 c'est venu, petit repos, position affligée dans le creux de midi,
- 3 vers la position de l'attente ils sont venus – un père, une mère –
- 4 LES HEURES grondent, fils bruyants, tissés aux alentours de moi.
- 5 je dépose et te porte près de petite tête : entre doigts, petites

#### *lit de récréation* (L'HISTOIRE SE RÉPÈTE)

- 1 du cratère le corps, CLOCHE BLÈME. r o u i l l e s les taches
- 2 c'est les nuits, sans yeux des doigts gonflent en
- 3 nuits. anxieuse je m'étends, mon pouls bat dans l'oreille, dans
- 4 dans mes bras rôdent les muscles moux mais les nuits rêches.

#### FÉVRIER DE RÉCRÉATION – COLÈRE

- 1 chauves paroles te sont échappées
- 2 COQUILLES D'OEUFs, NOIRES HISTOIRES, ce tachète dans mon oeil et la cervelle.
- 3 avec toi parler avant le ciel sombre, mère (négligée ta couverture de sofa)
- 4 tu es si différente, ton pouls bat plus vite que le mien.

#### APRÈS TEL FÉVRIER – PILIERS DE BÉTON

- 1 ce sont toujours encore les nuits qui contrôlent. barre nocturne
- 2 bras des sapins
- 3 est en train de se baigner frais, près de la terrasse.
- 4 TES JAMBES DE FÉVRIER, étais-tu

#### Moi et ceux qui attendent

- 1 à la brune, dehors c'est silence de lièvre, s'apaise le
- 2 tu brises de ton oeil l'immense glauque roulé

÷

II. parce que tu es si sûr de ta démesure, sans<sup>o</sup>

*couchée tout près de moi* (PREMIER POÈME POUR NÎMES)

- 1 petit triangle, ton menton re-
- 2 petite pomme, de métal tes
- 3 doigts, petit angle ! petits
- 4 de haut en bas, ouverte
- 5 ravissante, angle ! grise,

je t'entends partout (2IÈME POÈME POUR NÎMES)

- 1 treize jours, je m'avise de

*dur à manier* (P. S. P.)

- 1 où es-tu, AU POURTOUR
- 2 coupés court, bords à peine. glisses-tu devant nous,
- 3 ES TU LÀ ? coup d'oeil saisi de lumière, tu rayonnes

*nous respirons*

- 1 je chancelle lorsque je dois me lever brusquement, TU CRIES
- 2 LA SOIRÉE SE COUVRE
- 3 près de moi tu es couchée, tu respirez dans ton sommeil.
- 4 sur ton ventre tu descends. tu ne le désires pas, mais
- 5 moi aussi, petit coeur, je ne peux descendre.
- voire accablée par un corps dans la chambre.
- le visage sue où l'oppressé

*aérien cet après-midi*

- 1 le beau temps persiste. le soleil pointait lorsque
- 2 lorsqu'au centre je sortais, le ciel se
- 3 désormais je suis posée le long du bord, JE T'EXAMINE DANS LE DÉTAIL.

*progresser oui, mais plus jamais sur ce front-là* (UN DERNIER POÈME POUR M.B.)

- 1 ... dans la matinée tu m'étends toujours dans des aisselles de
- 2 ... le noir, les nuits sont tolérables désormais. je ne suis
- 3 ... tu te maintiens au bord, cadre de brique du matin
- 4 ... LES BOUCHES OUVERTES !, FERMÉES ! elles tissent la
- salive à crudité.
- 5 ... soleil austère, c'est nuit pourtant de mois sur ce visage. l'air mord
- 6 ... CHEVREUILS SI LENTEMENT PÉRIS GELÉS.
- 7 (IL Y A UNE HEURE ENCORE)
- 8 GRAND DANGER (QUAND CELA SE POSE DANS LA NUQUE)

III. aucune rugosité de démesure,<sup>o</sup>

*le nouveau mois*

I [MOI CONTRE LES DIGUES]

- 1 la jambe droite tendue – dans ma tête je l'ai
- 2 sont-elles couchées
- 3 contre l'armée ai-je placé ma petite jambe.
- 4 nul oeil ne voit comment nous sommes établis ici.

II EN RÉOLUTION

- 1 JE SUIS PROFONDÉMENT COUCHÉE SUR EAU.
- 2 grand oeil qui ne sait regarder, glu me charrie,
- 3 je suis sur place, presque, sans bouger bas

III CETTE BULLE NE SE MAINTIENT PAS ET JE ME QUITTE À PAS MILLIMÉTRÉS

- 1 brille l'amorcé,
- 2 mon air, anémiques, poussières – se résout.
- 3 les noix grésillent le long des givres.

IV COMMENT IL FAUT BRISER LA PEAU DES CHOSES

- 1 juste sous l'eau respire le nouveau mois
- 2 tu pédales des jambes.

ELLE DORT, ELLE PLEURE

- 1 Nîmes, tu es la ville
- 2 tu dors. dans ta peau d'abricot, dans
- 3 dans ta ville tu pleures
- 4 sur le bout des orteils
- 5 quand il fait noir et je m'endors,

TOUT EST VERT – TU AS UN MOIS MAINTENANT

- 1 dans le jardin du bas, ils brillent
- 2 s'élève dans le soleil d'après-midi la belle journée,
- 3 chaperon blanc,

÷

IV.                    depuis quel jamais-avant-été reviens-tu, deviens-tu?°

QUELQUE CHOSE RANPAIT SUR CE CHEMIN (UN RAT)  
les roues déboulent en caoutchouc, en trois

JE TE LE TENDS (LE SEIN)

- 1 sur coussin jaune rayures en soie ta
- 2 l'étoffe tachée, mouillée après la boisson tu me
- 3 et puis, soudain, il carillonne
- 4 soldat au costume de souris, tes mains en

UNE PREMIÈRE GRANDE SORTIE – VISITE AU GRAND HORNU

I TOI ET TOI, LA ROUTE ET LE SOLEIL

- 1 alors que nous mettions le couffin dans ta voiture
- 2 nous conduisions sur l'autoroute direction Mons
- 3 cette sortie de l'exposition était plus qu'improbable
- 4 c'était un espace ouvert que nous abordions, très étendu. autour de nous

DANS MON PAYS REPOSE TA MAIN SUR SA MAIN

÷

V.                    Et toi tu intimidas les soeurettes, effaças les traces aquifères°

NULLE NUIT

nulle nuit dont le bras si bas

LAISSER CECI DERRIÈRE MOI

- 1 lointain, bas dans cette nuit jaune, mon
- 2 combien étroite sur la peau, cette robe blanche
- 3 combien étroite sur la peau, nocturne

ÉPUISEMENT (CINQ LETTRES À NÎMES AU MOIS DE JUIN)

- 1 oeil de charbon !
- 2 qu'habitante, je ne connaîtrais
- 3 toi.
- 4 oeil de charbon !
- 5 oeil de charbon,

LE CHEMIN VERS LA RUE DE BOSNIE

- 1 un oiseau noir creuse l'aile petit coup
- 2 le chemin commence par tes yeux fermés sous le capuchon bleu.
- 3 de l'herbe bleue pointent les grandes têtes d'animaux dans le
- 4 descendons-nous au soleil, ta main s'empare
- 5 nous prenons un virage le long d'une place à marches et à lèvres qui remue

OUIZA

- 1 sont longs, les très fins doigts qui pincent de
- 2 tes doigts pétrissent mon corps, étroit délit de talc,

CETTE PROFANATION DEMANDE UNE MISE À MORT (SOMBRES PENSÉES)

- 1 une forme, tel rongé, la réponse
- 2 tel rongé. suppriment-elles dans leur vol, nulle

À UNE FIN OU COMMENT JE ME SENS (SOMBRES PENSÉES)

- 1 la réalité tremble.
- 2 petite fenêtre, vers le haut de larges pieds, et
- 3 une dernière goutte de lait sourd du sein, le bourgeon
- 4 je regarde ceci, je vois ceci et je le pense.
- 5 je voudrais : fermer les yeux et une seule fois encore

÷

- VI. tu es un acte de [ ] maxi-évident,  
été pour lui-même ultime, or post-mental°

JE REGARDE MES MAINS : CECI N'EST PAS ENCORE LE MOMENT  
MAIS LE DEVIENDRA SOUS PEU

1 (BOURDONNANTE MAIN PENDANT ENTIÈREMENT BAS)

- 1 dans ce pays de ma peau reposent les nervures. elles sont quatre dans
- 2 dont les cils *BOURDONNENT* sur le totalement –
- 3 aujourd'hui porte le nom d'une main et
- 4 sans tonalité la main repose, chante, ne chante

2 (À CORPS PERDU ELLE PROSTRÉE)

- 1 MAIN
- 2 abandonnée du corps, chair à l'os tu es coincée et tu tardes.
- 3 ce dont tu disposes tête dans l'air
- 4 je ne pense pas que tu respirez, bouche tu n'as pas.

3 (J'ESSAIE DE TOUCHER À NOUVEAU)

1 TES DOIGTS, CORPS,  
2 tu ne peux plus être la main de ce  
3 tu dois chérir dans leur rousseur les taches de ces mains, pour  
4 cela jusqu'à chérir.

4 (INEXORABLEMENT PERDUE CETTE ÂME)

1 mains ouvrières : à doigts secs, vous êtes d'étroites fourmis sous

5 (D'OUVRIÈRES À JOUES)

1 vous travaillez LES JOUES jusqu'à l'intérieur de mains

6 (PETIT NID INCOLORIANT INQUIET)

1 TU LE VOUDRAIS DÉJÀ HORS mais tu n'as  
2 non, cela ne descend pas c'y est accroupi avec jambes

TRANSITION : DISSECTION (9 LETTRES D'HIVER À NÎMES)

1 sur des chemins elle a été de leur atteindre  
2 DE  
3 tu es poisson qui vole, quels  
4 tu ne le sais, tu ne dois pas savoir ceci mais tu  
5 toi boule, tes jambes repliées  
6 le matin je t'attrapais

7 TA MAISON EN BOIS

1 ta chambre, où je te trouve sous ton capuchon,  
2 poitrine bombée, à amidon corps faucillon,  
3 sur terre douce tu rodes ta voix basse et ton toit jaune  
4 si petit moment,

8 HORIZONTALE ET VERTICALE VIE

1 tu nages ton carré que seule  
2 tête au matin, rien que cette tête

9

1 tu nous tires. tu es le seau en boule, en  
2 es-tu, hérissonne, en train de nous tirer de là.  
3 es-tu en train de tirer vers le bas le jardin sombre.  
4 ici nous reprenons la mauve et tirons, lentement, le souffle

÷

AUTRES COQUELICOTS

Fiers d'une fièreté et d'un rut barbare,  
surabondants en tout pétale,  
rouge + rouge + rouge + rouge,  
    coup de dés maudit,  
    sanglantes puissances débordantes  
    presque chacune de vous pour couvrir un pré entier –  
depuis quels,  
depuis quels mondes massacrifères,  
massacrifères coquelicots,  
    flambant, ici vous campâtes,  
    four effronté du rouge,  
    qui en mystériques taches  
    ne cesse de jaillir, de se répandre  
    soufflant deçà delà ses habituels mois de mai gris-bleu?

Comme les frelons se font toujours plus énormes,  
    CRABRO, CRABRO,  
et presque difformes vis-à-vis de tout destin,  
et les escargots boyaux soufflants deçà delà sur la végétation :  
allez ! allez ! il est temps de se débarrasser de ce printemps  
de mares de sang, de salves de tireurs d'élite  
Courir, courir  
En se couvrant, anxieux, essoufflés, têtes et bras et corps aveugles,  
Courir, courir pour qui  
Court et court sous les frelons, les tireurs d'élite  
Et en effroyables coquelicots finit

(Andrea Zanzotto, *Météo*, Maurice Nadeau, 2002, p. 35 (trad. Ph. Di Meo))



FONTE DES GLACES

Elle n'ose encor rêver la terre  
De printemps aux jeunes bourgeons.  
Sur le bord noir de la rivière  
Dans la neige on voit son menton.

Le jour s'est planté dans la baie,  
Il faut arracher vif le soir  
Au marais. L'espace mauvais  
Du Nord n'est plus que carnivore !

Il boit le soleil en rapace  
Et traîne ce poids dans la mousse.  
Il le gifle contre la glace,  
Le déchire comme une grouse.

Jusqu'à midi la neige fond.  
La terre prise par le gel,  
Grondent la rixe des glaçons  
Et le carnage des icebergs.

Et personne. Seuls ce cri, ce choc,  
Triste crissement de couteaux,  
Glaces qui s'entrechoquent, blocs  
Broyés par un grinçant étai.

(Boris Pasternak, *Ma soeur la vie et autres poèmes*, Nrf, Poésie/  
Gallimard, 1982, p. 52 (trad. G. Gache))

TRANSITION : DISSECTION

(9 LETTRES D'HIVER À NÎMES)

1

sur des chemins elle a été de leur atteindre

soudain atteinte, très petite boule pendait chaud  
elle roulait lent, et long, OBLIQUEMENT  
ELLE S'EN ALLAIT,  
et tel, sans moindre le soupçon  
attirait une queue

et des chemins a été faite.  
de rose était, flexible  
au point qu'à peine je ne la vois, mais

je la sens d'autant plus fort  
abeille  
qui dans sa jupe  
de gaze bourdonne dans mon oeil

◊

2

DE

miel poussent ses doigts.

ce qui léger, et tout à fait limpide,  
qui tombe à l'intérieur  
    autour, et qui est à saisir, l'air,  
    les font  
        à sucres,  
                à lacets ils nouent  
            qui dans mes bras  
farfouillent, et quelqu'un suce si tendrement  
une bouche sur de blancs morceaux  
d'étoffe.

    là rebondissent de ma colline  
        ses fines  
            jambes d'araignée,  
le jus de lait qu'elles grattent de mon tablier et tirent vers elles.  
        que tel n'est pas un jeu,  
            mais sans sourire  
et inflexible  
    sa gravité légère à grandir



3

tu es poisson qui vole, quels  
drôles de cercles tournes de ces bras  
toi engin barbotant ! tu fauches sur  
des membranes tendres, sautille

le coton

à blanc terrain à HAUTEUR DE TES HANCHES,

ICI TU HABITES

AVEC UN SAUCISSON.

inspectes ceci si douce toupie  
et ailes, sans aucun doute,  
je vois  
sortir de tes bras

tapant si énergiquement tu t'appuies de pieds.  
que tu les cries en l'air,

tu y dessines des chemins  
et tout ton monde bascule  
sur le pré d'étoffe, plus bas aussi, du  
tapis  
tu fais rougir les joues.

que tu m'entraînes vers un intérieur, que je suis avec toi dans tes pieds.



4

tu ne le sais, tu ne dois pas savoir ceci mais tu  
nous fais tout juste passer.  
plus pâle est celle qui de côté  
NOIRE TRANSLUCIDE  
se met à luire.

pue de toutes part côté,  
un pneu qui sur ma langue déroule son goudron  
que je ne peux avaler.  
avons-nous basculé ?  
ne sais moi-même pas  
comment tel  
pouvait se faire roulé-boulé  
au-delà de la marque



5

toi boule, tes jambes repliées

habitent  
contre mes seins.

cache mais alors bosse,  
ce tout petit veut s'asseoir haut, et contre,  
une botte de genoux que je ne  
sens puisqu'ils ne sont pas encore

pas de rotules boule,

à boulette sous ma nuque croît, à pélican,  
je suis munie d'un bec, à  
boule tu fais et à ta tête de balle tu regardes  
à contre-jour  
tout contre moi.

au-delà mon épaule habite un petit bec  
donne coup de bec sur moi.

au bord de moi tu pends,  
lorsque tes bleus tes verts en yeux  
en lointain qui nous bordent

larges ouverts  
maisonnent dans ce grand urbain cette feuille de noisetier



le matin je t'attrapais  
telle que tu sautillais  
par porte entrebâillée,  
sur ma poussée de ta porte  
s'éclaircissait tout large ton sourire comme seul un nourrisson.  
et autour de ta tête qui en arrière  
rebondissait  
et incessante rebondissait,  
couleur inexplicable  
en abondance se trouvait dans la chambre.  
or je ne savais la saisir, mais  
pouvais tout de même l'entreposer  
en ce à quoi je veux donner couleur



1

ta chambre, où je te trouve sous ton capuchon,  
ici tu habites, tu le sais bien car tu ris  
comme si j'étais complice,  
incessamment tu vrombis en arrière, et  
tu ris

2

poitrine bombée, à amidon corps faucillon,  
sur ton étrave et étambot ton aller  
et retour, puis aller et retour,  
l'écho de tes cordes roucoulantes me frappe la bouche  
bée, et toi aussi tu  
peux à peine le croire, c'est pourquoi à chaque fois  
tu redémarras dans ta maison en pente



3

sur terre douce tu rodes ta voix basse et ton toit jaune  
miroite droit dans l'espace, à côté de ce monstre  
rouge tu fais sauter tes cris en spirale comme fusée  
en hauteur,  
ce que tu es,  
ce avec quoi tu coïncides souffle en verticale

4

si j'ose, si petit moment,  
hors visière, alors tu te fais vermisseau  
– OEIL TOUTE ENTIÈRE –  
entre les barreaux de bois où tu conduis le matin à poisson,  
et tu m'exhortes, à percussion tu mets  
sous coupole de petites cathédrales,

les laisses éclater,  
chaque jour tu crois une tour plus haute  
contre les murs de cette maison,  
c'est dans ta chambre,  
où le terrain  
le jettes en l'air et le déplaces

♀

1

tu nages ton carré que seule  
tu tournes à moulin, les chevaux sautent dans  
ton petit corps  
au travers de leurs anses, l'orgueil  
des crinières dans tes fesses et leur queue, dont tu connais  
les poils et que tu tires  
vers le bas aussitôt que tu peux –

où tu pends. tu es née à mes cheveux,  
ne sais-je ce qui croîtra sur ta petite tête.  
ceci est si bizarre, et ce pendant  
que sous ton battement sauvage tu frappes les jambes  
à fraîche et à coton une blanche eau  
sous un ciel jaune

tête au matin, rien que cette tête  
qui tourne dans ma main si pétillante.  
au-dessus de la porte bleue tu es  
à une heure  
matinale à l'affût,  
à phraser toute une langue, et dans ta bouche – de parole  
gargouillante, des points d'exclamation en abondance,

il y a tant qui tourne, rectangulaire  
boîte est cette figure, le petit  
corps sur ton visage  
en vient à  
mouvement intime, et dans la chambre tiède  
tu listes  
des mots  
tels des flocons



9

1

tu nous tires. tu es le seau en boule, en  
train de nous  
– sur ce qui était il n’y a pas longtemps  
de noir longuement couché, luisant  
d’un doigt légèrement courbé  
reposait hors de mains  
et non lavé –

es-tu en train de nous tirer  
marque gluante, toujours en moi,  
court toujours à mes côtés, en rut un animal  
avec qui je désire copuler, intolérable  
LÉCHANTE VOIE,  
qui vient vers moi d’un grand sourire à petit pas,  
contre laquelle je reste sans armes

2

es-tu, hérissonne, en train de nous tirer de là.  
tu enlèves le chardon  
et ce à travers forte respiration,  
de goulée excitée tu fleuris  
quand doucement bouclée  
ta langue à  
corbeille pilote le jus vers l’intérieur,

3

es-tu en train de tirer vers le bas le jardin sombre.  
le puits descend le long de corde,  
les temps s'effondrent  
et basculent, derrière notre maison tu atténues SON

FLOTTEMENT

NOCTURNE

tu atténues ce corps glissant.

en tablier le passé peine dans la fosse perdue,  
un corps si losange claque  
contre le linge, juste au-dessus tu atténues sa  
langue,  
tu atténues jusqu'au bredouillant des sons aigus  
de ce corps de gorge  
blanc, affaibli

4

ici nous reprenons la mauve et tirons, lentement, le souffle  
de ce chaud et notre large ouvert, corps nôtre reposant ouvert





o

toi, nonchalance des plus tranquilles, des plus égarées dans tes rêves  
parce que tu es si sûr de ta démesure, sans

aucune rugosité de démesure,

depuis quel jamais-avant-été reviens-tu, deviens-tu?

Et toi tu intimidas les soeurette, effaças les traces aquifères

(...)

tu es un acte de [ ] maxi-évident,

été pour lui-même ultime, or post-mental

(Andréa Zanzotto, "Tic-tac", *Météo*, pp. 49-50)





Soudain quoi — a croulé ? Pas le monde,  
Non ! Lui n'a pas croulé !  
Mais deux mains — suivant — l'équestre, montent  
D'une enfant — sans — poupée.

Cruelle lune — aux volets s'achève.  
Voilà mon premier rêve.

(Marina Tsvétaïéva, “Sur le cheval rouge”, *Tentative de jalousie*, Nrf, Poésie/Gallimard, 1999, p.107 (trad. de P. Léon et d'E. Malleret))